

Gasquy-Resch, Yannick, dir. (1991) *Marseille-Montréal. Centres culturels cosmopolites*. Paris, L'Harmattan, 286 p. (ISBN 2-7384-0870-2).

Gilles Ritchot

Volume 38, numéro 105, 1994

L'étalement urbain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022463ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022463ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

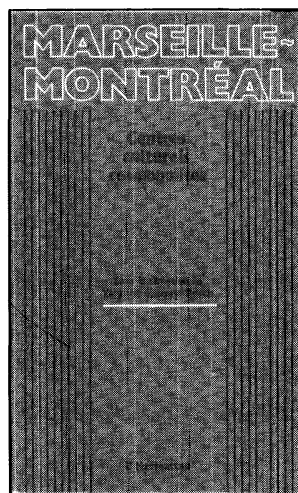
Citer ce compte rendu

Ritchot, G. (1994). Compte rendu de [Gasquy-Resch, Yannick, dir. (1991) *Marseille-Montréal. Centres culturels cosmopolites*. Paris, L'Harmattan, 286 p. (ISBN 2-7384-0870-2).] *Cahiers de géographie du Québec*, 38(105), 466–467.
<https://doi.org/10.7202/022463ar>

confrontés les Chinois. L'auteur utilise un langage simple qui rend le sujet accessible au grand public, répondant ainsi aux objectifs de la collection.

Claude Comtois
Université de Montréal

GASQUY-RESCH, Yannick, dir. (1991) *Marseille-Montréal. Centres culturels cosmopolites*. Paris, L'Harmattan, 286 p. (ISBN 2-7384-0870-2)



Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé en 1990 par le Centre Saint-Laurent et l'Institut d'Études politiques d'Aix-en-Provence. Il pose des questions intéressantes, dont celle-ci : «Que seraient les villes sans les textes qui [...] les ont recouvertes de multiples parcours?» (p. 12). Il fait part aussi d'inquiétudes, de défis à relever, relativement à la réputation de la grande ville, à la déculturation, à la diversité ethnique. Il justifie enfin le choix de Marseille et de Montréal, dans la perspective d'études comparatives : deux villes durement frappées par la désindustrialisation, où les monuments se font discrets et où la culture ne s'en laisse pas toujours imposer par une récession économique qui n'en finit plus.

La première partie — «les arpenteurs du réel» — reprend la thèse selon laquelle la culture se greffe à l'établissement urbain dans la mesure où celui-ci est produit en fonction des activités économiques qui s'y déroulent. Elle insiste alors sur les difficultés que rencontre Montréal vis-à-vis de Toronto ainsi que sur la menace que fait peser sur Marseille la création des nombreuses «métropoles d'équilibre» de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Ce genre de commentaire, à force de répéter que la culture a besoin d'argent pour vivre, fait oublier que, si Montréal affichait encore une préséance sur Toronto, on lui reprocherait d'être une ville anglaise. De même, Marseille ne serait pas «la ville des arrivées» si elle était pleine comme un œuf : comment pourrait-elle être culturellement créative si elle n'était pas en manque des faveurs bureaucratiques dont ses rivales sont gratifiées? Il y a lieu de reprocher à cette partie de trop nombreuses propositions qui laissent entendre que la perception subjective du phénomène urbain soit génératrice de

significations aptes à supporter son interprétation. Exemple : « [...] l'espace québécois s'organise d'abord à partir d'une vision horizontale. La ségrégation résidentielle s'opère en concordance avec l'étalement urbain : des quartiers aux caractéristiques ethniques spécifiques se juxtaposent du centre vers la périphérie » (p. 75). Un tel passage entretient l'illusion que la conception d'un phénomène, loin de rapporter celui-ci à un objet qui résiste au sujet et l'oblige à respecter un principe de réalité, suffit pratiquement à engendrer le phénomène en question. On n'est pas loin de la pensée magique dans ce cas.

La deuxième partie — «les explorateurs de l'imaginaire» — conjoint des bilans d'activités culturelles à des essais sur les principes de la culture. L'utopie et la modernité sont ainsi épinglées. Ces paradigmes reposeraient «sur la rationalité», c'est-à-dire «sur la volonté de soumettre le réel à notre entendement, sur la bureaucratie» (p. 133). La contrainte mentionnée dans le texte — la subordination d'un lieu à une fonction de loisir — est empirique. Elle n'est pas rationnelle. Elle rapporte un contexte méditerranéen à une expérience et non pas à un objet abstrait dont l'existence est avérée au terme d'une démonstration qui ultimement se dérobe à l'expérience. Le propos est scandaleux. Il confond tout crûment le rationnel avec son contraire. Heureusement, la réflexion sur l'idée de capitale d'après les écrits de Victor Hugo est remarquable. Elle fait saisir que la parole prise à propos de la ville est indispensable à sa vocation, comme dans un procès de réputation qui attire les acteurs autour d'une position ou les en repousse. Nous comprenons aussi, grâce au «roman de la métropole [...]», que la culture ne parasite pas la ville mais qu'elle l'investit et contribue ainsi à son engendrement : les auteurs de grands romans communiquent avec les bâtisseurs de villes.

La troisième partie — «les acteurs du possible» — est prospective. Elle parle de pouvoir et de rêve. Elle tombe dans le piège du début car, si l'urbain supporte la culture à la condition d'être produit par les activités économiques, la création artistique et littéraire devient une affaire de subvention. Voilà au moins qui est «rationnel»! Mais — Dieu merci! — Blaise Cendrars est au rendez-vous, lui dont l'écriture impayable a contribué à l'enrichissement de Marseille!

Indéniablement, l'ouvrage apporte des élaborations intéressantes, notamment sur la vie des arts et des lettres dans les deux villes. Le problème demeure que, à cause des bévues qui parsèment le livre ici et là, il est difficile d'être enthousiaste. À moins de croire vraiment très fort au relativisme culturel ou au «discours pluriel». Force est de constater, plutôt, qu'il finit par être dangereux d'écrire n'importe quoi. Certaines propositions de ce recueil sont tellement farfelues qu'elles ternissent l'éclat des articles brillants. Il ne s'agit pas de dénoncer la présence d'une ivraie parmi le bon grain, mais de redouter l'échéance où il faudra se demander comment faire la distinction entre ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. Il existe un seuil critique au-delà duquel l'écriture, à force de servir l'insignifiance, perd son sens. C'est alors profondément triste pour ceux qui ont quelque chose à dire.

Gilles Ritchot
CÉLAT
Université Laval